



HAL
open science

EST-IL MORAL DE S'ENDETTER ? FAMILLES ENDETTÉES DANS LE ROMAN LITTLE DORRIT (1855-1857) DE CHARLES DICKENS

Nathalie Vanfasse

► **To cite this version:**

Nathalie Vanfasse. EST-IL MORAL DE S'ENDETTER ? FAMILLES ENDETTÉES DANS LE ROMAN LITTLE DORRIT (1855-1857) DE CHARLES DICKENS. *Ethique et Famille*, Gil Charbonnier et Jean-Yves Naudet (ed.), Presses Universitaires d'Aix-Marseille, 2018. hal-02000627

HAL Id: hal-02000627

<https://hal.science/hal-02000627>

Submitted on 5 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

EST-IL MORAL DE S'ENDETTER ? FAMILLES ENDETTÉES DANS LE *ROMAN LITTLE DORRIT* (1855-1857) DE CHARLES DICKENS

Nathalie VANFASSE

Professeur

Aix-Marseille Univ, LERMA, Aix-en-Provence, France.

Je souhaite dans mon exposé aborder la thématique de l'éthique et de la famille à travers la question de l'endettement. En fait, l'objet de mon étude aujourd'hui sera plutôt le problème que l'on appelle depuis 1972 et l'apparition d'un chômage de masse le surendettement (over-indebtedness). Le surendettement correspond à un endettement excessif par rapport à ses ressources. Au dix-neuvième siècle, le mot employé était par le mot insolvabilité/insolvency (Code Civil 1804). Ce terme est encore utilisé aujourd'hui. L'insolvabilité, c'est l'incapacité de payer ses dettes.

Je me propose de montrer que ce problème est au cœur de l'œuvre de Charles Dickens, grand romancier anglais du dix-neuvième siècle¹. C'est même un des moteurs de son écriture. Je partirai de considérations biographiques et historiques sur le romancier et la question de l'insolvabilité à la période victorienne. Je me pencherai ensuite sur le rôle-clé de cette question dans le roman *Little Dorrit/La Petite Dorrit* publié en forme de feuilleton entre 1855 et 1857². Ce roman explore non seulement de multiples significations du mot dette mais il montre comment toutes ces définitions peuvent se combiner et s'articuler pour faire surgir un certain nombre d'interrogations éthiques d'ordre essentiel.

Endettement, famille et biographie de Charles Dickens

Pour mieux comprendre la place de la question de l'insolvabilité dans l'œuvre de Charles Dickens, il faut remonter à l'histoire personnelle et familiale du romancier. Son père fut

¹ Voir à ce sujet C.R.B. Dunlop, « Debtors and creditors in Dickens' fiction » *Dickens Studies Annual*, n° 19, 1990, p. 25-47 ; Angus Easson, « Imprisonment for debt in *Pickwick Papers* » *The Dickensian*, n° 64. 355, May 1968, p. 105-12 ; Margot C. Finn « 'Being in debt in Dickens' London : fact, fictional representation and the nineteenth-century prison », *Journal of Victorian Culture*, n°1.2, automne 1996, p. 203-26.

² Toutes les citations de cet articles renvoient à la traduction française du roman, à savoir Charles Dickens, *La Petite Dorrit*, tome 1 et tome 2, traduction de Paul Lorrain révisée par Géraldine Barbe, Paris, Archipoche, 2015.

en effet emprisonné pour dettes quand Charles avait douze ans. Durant cette période, la famille Dickens vint, comme cela se faisait à l'époque, vivre avec le prisonnier à la *Marshalsea prison*, célèbre prison pour dettes située dans le quartier de Southwark à Londres³. Charles, lui, fut contraint pendant cette période de quitter l'école pour travailler dans une fabrique de cirage située sur le Strand⁴. Cet épisode fut vécu par l'enfant comme un véritable traumatisme. Le choc fut d'autant plus grand que Dickens dut cesser d'aller à l'école, à la demande expresse de sa mère, qui voulait en le faisant travailler dans la fabrique, renflouer les finances familiales. Dickens fit donc l'amère expérience de la déchéance brutale de sa famille. Il ressentit cela de manière d'autant plus aiguë que bien qu'issu de la petite bourgeoisie, il fut amené à travailler dans la fabrique de cirage aux côtés d'autres enfants appartenant, eux, à la classe ouvrière. Ce douloureux épisode hantera Dickens toute sa vie. L'ampleur de ce traumatisme ne sera vraiment connu qu'à travers un fragment autobiographique révélé seulement après le décès du romancier par son ami et biographe John Forster, qui y fait allusion dans sa biographie de Dickens. Le fragment lui-même fut détruit par Dickens. Il n'en reste donc qu'une trace dans la biographie de Forster et dans les romans de Dickens dans lesquels l'emprisonnement pour dettes est un sujet récurrent.

Dans son roman *Little Dorrit*, Dickens met en scène une famille qui n'est pas sans ressembler à la sienne puisqu'elle vit dans la prison de la Maréchaussée depuis que le père, William Dorrit, y a été emprisonné pour dettes. Les traits de ce personnage sont d'ailleurs assez proches de ce que nous savons du caractère du père de Dickens. Ces ressemblances biographiques ne sont toutefois pas l'essentiel de mon propos ici et je n'y fait référence que pour souligner à quel point le surendettement était un sujet qui tenait à cœur au romancier. Mon but est en fait de montrer qu'à partir de cette obsession personnelle, Dickens a retravaillé la question de l'endettement pour la mettre en perspective et en question dans ses romans et en particulier dans le roman qui m'occupe ici, à savoir *Little Dorrit*. À travers ce roman de 1000 pages, complexe et riche en rebondissements, Dickens explore la signification du mot « dettes ». Il entreprend de mettre en relation toutes les définitions qu'il dégage. Ce faisant, il tisse un univers socio-

³ Sur cette prison voir Jerry White, *Mansions of Misery, A Biography of the Marshalsea Debtor's Prison*, London, The Bodley Head, 2016.

⁴ Pour plus de précisions sur cet épisode douloureux de la vie de Charles Dickens, voir la biographie de Charles Dickens par Peter Ackroyd (*Dickens, biographie*, traduction de Sylvère Monod, Paris, Stock, 1993 [1990 pour l'original en anglais]).

économique fictionnel qui soulève un certain nombre de questions éthiques fondamentales.

L'emprisonnement pour dettes

Le roman de Dickens est donc centré sur la famille Dorrit, dont le chef de famille est emprisonné pour dettes. Cette situation nous rappelle évidemment celle de la famille Dickens elle-même. Dans le cas de la famille Dorrit, nous sommes en présence de la définition la plus classique de l'endettement, celle d'une dette financière et plus précisément de l'impossibilité de payer cette dette. Dickens utilise la situation de cette famille pour interroger les liens entre justice légale et justice morale.

Par le biais des Dorrit, le lecteur découvre l'univers de la prison londonienne de la Maréchaussée où étaient incarcérés les condamnés pour dettes. Le fait même de condamner à la prison une personne en raison de son endettement indique un jugement moral sur l'insolvabilité. Toutefois ce jugement n'est pas forcément celui que l'on croit. Les débiteurs insolubles n'étaient pas considérés à l'époque et malgré leur incarcération comme des criminels. Une étude historique de Margot C. Finn a montré que jusque dans les années 1820, les prisonniers pour dettes étaient considérés comme les victimes d'aléas économiques et non comme responsables de leurs dettes. A ce titre, ils bénéficiaient au sein des prisons d'un régime spécial et plus indulgent. L'idée d'une responsabilité personnelle du débiteur n'émergera que dans les années 1840.

A Londres, les prisons pour dettes les plus connues étaient la prison de la *Fleet* utilisée de 1197 à 1846, la prison de *King's Bench* exploitée du 14^e siècle à 1860, et la prison de la *Marshalsea* où furent incarcérés des prisonniers de 1373 à 1842. C'est ce dernier établissement qui nous intéresse ici. Au chapitre 6 du roman, nous découvrons « cette prison pour débiteurs, étroite et malsaine » qui réunit deux catégories de prisonniers, ceux qui ont fraudé l'administration fiscale et sont supposés subir des conditions d'incarcération plus sévères, et les prisonniers pour dettes dont les conditions de détention sont plus légères.

Dans cette prison est amené William Dorrit dont le lecteur va suivre la destinée à partir de ce moment. A travers le portrait de ce personnage, le roman esquisse d'une certaine façon une psychologie du débiteur insoluble. Nous apprenons que William Dorrit est « un gentleman d'âge moyen, très aimable et très naïf » convaincu en arrivant que son séjour sera de courte durée et qu'il n'aura même pas à défaire sa valise ou

portemanteau. Le détenu est tout d'abord très perturbé à l'idée que son épouse et ses enfants viennent vivre avec lui dans la prison. A cette époque, les familles pouvaient en effet, et comme nous l'avons vu dans le cas de la famille Dickens, venir vivre avec le prisonnier. Le détenu, n'avait évidemment pas le droit de sortir du bâtiment mais ses proches pouvaient entrer et sortir de la prison au gré des heures d'ouverture. Les frontières de la prison étaient assez poreuses et toutes sortes d'intermédiaires aussi pitoyables que les prisonniers gagnaient leur vie à faire des commissions pour les détenus. Voici une description de ces commissionnaires pathétiques dont l'apparence physique même reflète l'endettement personnel et celui de ceux pour qui ils travaillent :

... la pauvreté de ces insolubles serviteurs de gens eux-mêmes insolubles, était un spectacle étonnant. A la foire aux chiffons, on ne voyait pas des habits ou des pantalons aussi râpés, des robes et des châles aussi passés. Tous portaient les vêtements d'un ou d'une autre, fabriqués de pièces et de morceaux appartenant à d'autres individus, et aucun n'avait d'existence vestimentaire propre. [...]

Ils regardaient Arthur en passant avec des regards d'emprunteurs, affamés, profonds, semblant jauger l'étendue de sa gentillesse s'ils arrivaient à gagner sa confiance et ce qu'ils pourraient en retirer le cas échéant. (I, 9, 139).

Le portrait de William Dorrit nous est livré en partie à travers le regard du gardien de la prison. Ce dernier fait remarquer que le cas de William Dorrit n'est qu'un triste exemple parmi bien d'autres cas très semblables. Cette stratégie de présentation, qui généralise à partir d'un cas particulier, semble vouloir esquisser une sorte de typologie du condamné pour dettes. Le profil de ce condamné serait marqué par une sorte d'infantilisme et d'irrésolution qui le rendrait plus vulnérable à l'endettement. Le portrait de William Dorrit s'affine et se précise au point de devenir, à la manière de l'Harpagon de Molière pour l'avarice, un prototype littéraire du débiteur.

Les affaires financières de William Dorrit sont en effet si embrouillées qu'elles s'avèrent quasiment inextricables. Ses traits infantiles et son irrésolution apparaissent à la fois comme la cause et la conséquence de cet état de fait :

Il était impossible de rien comprendre à son affaire. L'interroger en détail et tâcher de faire concorder ses réponses, l'enfermer avec des experts et d'adroits procureurs au courant de toutes les ruses des banqueroutiers et des faillis, c'était encore

compliquer l'affaire et la rendre incompréhensible. Les doigts irrésolus [du prisonnier] s'agitaient autour des lèvres chaque fois plus vainement... (I, 6, 92-93).

Il résulte de cette situation que le séjour de William Dorrit à la prison de la Maréchaussée se prolonge au point qu'il devient le doyen de l'établissement et se voit surnommer le Père de la Maréchaussée par les autres détenus. Il finit par s'enorgueillir de ce titre et par en jouer en traitant les autres détenus avec condescendance et en les incitant à lui verser un tribut sous la forme d'espèces sonnantes et trébuchantes. Une tendance parasitaire vient ainsi s'ajouter à ses autres traits.

Le séjour en prison finit néanmoins peu à peu par avoir raison de la santé mentale du détenu. William Dorrit passe par différentes phases psychiques : il oublie peu à peu sa honte et ses scrupules à se trouver emprisonné pour dettes ; puis il se laisse aller au confort de ne plus avoir à rendre de comptes une fois à l'intérieur de la prison. Mais au bout de quelque temps il en vient à avoir des éclairs de lucidité qui frisent la folie. Ainsi lors d'un simple repas :

... le père repoussa enfin son assiette et parla tout haut, avec la plus étrange incohérence :

—Qu'importe que je mange ou que je meure de faim ? Qu'importe qu'une existence aussi flétrie que la mienne se termine maintenant, la semaine prochaine ou l'an prochain ? A qui manquerai-je ? Un pauvre prisonnier que l'on nourrit d'aumônes et de restes, un pauvre diable qui n'a plus ni honneur ni argent ! (II, 19, 336)

L'interminable emprisonnement pour dettes atteint peu à peu les facultés mentales du détenu tant et si bien qu'il ne parvient jamais à s'en remettre, même quand il finit par être libéré. Bien qu'il hérite miraculeusement d'une fortune qui lui permet de payer ses créanciers, de sortir de prison et de mener grand train, il sombre petit à petit et irrémédiablement dans la folie, si bien qu'un jour, au cours d'un dîner mondain, il se lève et se met à parler aux convives de la même façon qu'il s'adressait jadis aux autres détenus quand il était le Père de la Maréchaussée (II, 327-328).

Au fond, ce que le roman condamne moralement c'est moins le fait pour une famille d'encourir des dettes au-delà de ce qu'elle est en mesure de financer que le fait de mettre une famille en prison pour dettes. La famille pâtit en effet aussi de cet emprisonnement. L'épouse met au monde son troisième enfant entre les murs de la

prison dans des conditions éprouvantes, entourée d'une nuée de mouches et assistée d'une infirmière et d'un médecin de prison passablement éméchés. Elle meurt peu de temps après. Quant au fils de la famille Dorrit, il est si marqué par l'atmosphère de la prison qu'il finit lui-même par encourir des dettes et par devenir un détenu.

Le roman participe donc en quelque sorte à une réflexion sur le droit qui a conduit historiquement en 1869 à la suppression de l'emprisonnement pour dettes, au moins pour les débiteurs susceptible de recourir à la procédure de faillite ou d'insolvabilité⁵. *Little Dorrit* oppose par ailleurs la justice légale à la justice morale en posant la question de savoir s'il est juste qu'un prisonnier ayant purgé une très longue peine de prison pour dettes comme William Dorrit, doive, s'il finit par sortir de prison également s'acquitter de sa dette sous forme monétaire. Quand son père est enfin libéré de prison, La Petite Dorrit formule l'interrogation suivante :

- Il me semble bien dur qu'après avoir perdu tant d'années, qu'après avoir tant souffert, il soit obligé à la fin de payer aussi ses dettes. Il me semble dur de payer d'abord de sa personne, puis de payer encore de sa bourse (I, 35, 618).

Le droit qui concerne le recouvrement de dettes est ici présenté comme injuste.

Mais de quel type d'endettement financier est-il ici question et cela détermine-t-il la réponse à notre interrogation sur la moralité des dettes ? Le détenu William Dorrit, issu de la classe moyenne, n'a pas été emprisonné en raison d'habitudes de consommation extravagantes qui l'auraient amené à s'endetter au-delà du raisonnable. C'était parfois le cas à l'époque pour des aristocrates habitués à un mode de « consommation ostentatoire » (je reprends ici un concept développé par le sociologue Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir* 1899)⁶. Cela concernait aussi des familles bourgeoises tentées d'imiter ce mode de consommation pour singer l'aristocratie.

Ce type d'endettement produit par une consommation effrénée n'ayant pour objectif que de rivaliser avec d'autres en richesse et en prestige pourrait en effet être considéré comme une forme de perversion incitant à une condamnation morale. Il concerne un certain nombre de familles du roman, à savoir la famille Merdle, une famille de parvenus qui étale ses richesses, mais aussi une autre famille, les Gowan, issue d'une grande

⁵ Pour plus d'information sur l'histoire de l'endettement personnel en Angleterre, voir Margot C. Finn, *The Character of Credit: Personal Debt in English Culture, 1740-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

⁶ Voir *The Theory of the Leisure Class*, New York, The Modern Library, 1934.

bourgeoisie appauvrie et quelque peu miteuse qui vit aux marges de la haute société. Ces familles vivent perpétuellement à crédit et arrangent pour leurs enfants endettés des mariages d'argent.

L'insolvabilité de la famille Dorrit ne résulte pas de telles habitudes. En fait, les dettes de William Dorrit proviennent de ses affaires. L'endettement privé du ménage Dorrit résulte donc d'un endettement professionnel ayant impliqué des problèmes de gestion. Nous en arrivons ici à une autre définition de l'endettement entendu comme les créances d'une entreprise qui, dans le cas présent, semble avoir été de nature commerciale. En temps normal et si la comptabilité de l'entreprise est saine, les créances finissent par être payées et les comptes s'équilibrent. Ce n'est pas le cas pour William Dorrit :

Les affaires de ce débiteur se trouvaient empêtrées dans une association commerciale dont il ne savait rien, si ce n'est qu'il y avait investi de l'argent ; empêtrées aussi dans des difficultés juridiques à propos de transferts et de contrats, d'actes de cession par-ci et d'actes de cession par-là. Il était soupçonné de préférence illégale en faveur de certains créanciers ici et inquiet pour la mystérieuse disparition de telle et telle valeur là-bas. [...] personne au monde n'était plus incapable que le débiteur lui-même d'expliquer un seul chiffre de cet amas de confusion... (LI, 6, 94).

L'endettement ici résulte d'un déséquilibre des comptes de l'entreprise voire d'une inextricable confusion dans la comptabilité en question. Cette confusion est accrue par le manque d'informations concernant le principal créancier de William Dorrit, qui s'avère être l'Etat. Or quand Arthur Clennam tente d'obtenir des informations à ce sujet, il se heurte à un mur d'incompétence et d'inertie administrative venant d'une institution que le roman qualifie de ministère des Circonlocutions. Dans ce ministère, la moindre requête part en orbite dans les différents services où elle disparaît sans laisser de traces, une situation proto-kafkaïenne. Aux questions d'Arthur concernant les affaires de William Dorrit, un des innombrables employés du ministère répond :

... vous n'avez qu'à demander jusqu'à ce que l'on vous réponde. Alors vous adresserez une lettre à ce bureau (d'après le modèle que l'ont vous aura indiqué) pour obtenir la permission d'envoyer une requête à un autre bureau. Si vous

l'obtenez (chose possible après un temps d'attente), votre requête sera enregistrée dans le bureau et renvoyée pour être enregistrée à l'autre bureau, puis de nouveau renvoyée au premier bureau pour être signée, qui la reverra pour la faire contresigner par le second bureau...

- ... Lorsque vous aurez écrit à ce bureau-ci, puis à ce bureau-là sans obtenir satisfaction, ce que vous aurez de mieux à faire sera de... continuer à écrire. (I, 10, 174).

Le roman présente en fait un certain nombre d'entreprises familiales dans des situations d'endettement plus ou moins inquiétantes. La Maison Clennam, si elle a connu jadis des jours prospères, est en train de péricliter au moment où se déroule le roman. Ce déclin économique se reflète dans la vétusté de la maison d'enfance d'Arthur. Cet état de délabrement s'aggrave au cours de l'intrigue pour culminer à la fin du roman par l'effondrement de la bâtisse.

Le roman *Little Dorrit* poursuit sa réflexion sur l'endettement financier des familles en abordant l'insolvabilité de ménages pauvres habitant une cour au nom évocateur de cour du Cœur Saignant. Ces ménages sont contraints de s'endetter pour survivre. Leur destin vient s'articuler à celui de la famille Dorrit déjà mentionnée pour esquisser une sorte de réseau d'endettement⁷.

S'endetter pour survivre

Suite dans « Est-il moral de s'endetter ? Familles endettées dans le roman *Little Dorrit* (1855-57) de Charles Dickens », in *Ethique et Famille*, Gil Charbonnier et Jean-Yves Naudet (éd.), Presses Universitaires d'Aix-Marseille, 2018, p. 2017-25.

⁷ Sur la notion de réseau d'endettement, les différentes significations du mot dette et la notion de reconnaissance de dette, voir David Graeber, *Debt: the First 5000 years*, Brooklyn, Melville House, 2010.